ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR.

COMEDIE.

Représentée pour la premiere fois par les Comediens Italiens ordinaires du Roy, le 17 *Octobre* 1720.





A PARIS,
Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXV.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

LISTE

Des Pieces de Theâtre de Monsieur

DE MARIVAUX.

Pour le Theâtre Italien.

Arlequin poli par l'Amour, Comédie.
La Surprise de l'Amour, Comédie.
La Double Inconstance, Comédie.
Le Prince travesti, Comédie.
La Fausse Suivante, Comédie.
L'Isle des Esclaves, Comédie.
L'Héritier de Village, Comédie.
Le Jeu de l'Amour & du Hasard, Com.

On trouvera toutes ces Piéces chez le Libraire qui débite cette Comédie, chez qui l'on trouve aussi *le Nouveau Theâtre Italien*, 8. Vol. in 12, & *les Parodies*, 3. Vol. avec musique & figures.

Le Theâtre de Brueys, 3. Vol. in 12.

Theâtre de Palaprat, 12.

Theâtre & autres Oeuvres de l'Abbé Nadal, 12. 3. Vol. *Sous Presse*.

Les Oeuvres complettes du sieur Dufreny de Riviere, Valet de Chambre du Roy, &c. 6. Vol. in 12.



ACTEURS.

LA FE'E.

TRIVELIN, domeſtique de la Fée.

ARLEQUIN, jeune homme enlevé par la Fée.

SILVIA, Bergere, Amante d'Arlequin.

Un BERGER, Amoureux de Silvia.

Autre BERGERE, Couſine de Silvia.

Troupe de DANSEURS & CHANTEURS.

Troupe de LUTINS.



ARLEQUIN POLI PAR L'AMOUR.

SCENE PREMIERE.

Le Jardin de la Fée est représenté.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN *à la Fée qui soupire.*



Vous soûpirez, Madame, & malheureusement pour vous, vous risquez de soûpirer long-tems si votre raison n'y met ordre; me permettrez-vous de vous dire ici mon sentiment?

LA FE'E.

Parle.

TRIVELIN.

Le jeune homme que vous avez enlevé à ſes parens, eſt un beau brun, bien fait ; c'eſt la figure la plus charmante du monde ; il dormoit dans un bois quand vous le vites, & c'étoit aſſurément voir l'Amour endormi : je ne ſuis donc point ſurpris du penchant ſubit qui vous a pris pour lui.

LA FE'E.

Eſt-il rien de plus naturel que d'aimer ce qui eſt aimable ?

TRIVELIN.

Oh ſans doute : cependant avant cette aventure, vous aimiez aſſez le grand enchanteur Merlin.

LA FE'E.

Eh bien, l'un me fait oublier l'autre : cela eſt encore fort naturel.

TRIVELIN.

C'eſt la pure nature ; mais il reſte une petite obſervation à faire : c'eſt que vous enlevez le jeune homme endormi, quand peu de jours après vous allez épouſer le même Merlin qui en a votre parole. Oh ! cela devient ſérieux ; & entre nous, c'eſt prendre la nature un peu trop à la lettre ; cependant paſſe encore : le pis qu'il en pouvoit arriver, c'étoit d'être infidelle, cela ſeroit très-vilain dans un homme,

mais dans une femme, cela eſt plus ſupportable : quand une femme eſt fidelle, on l'admire ; mais il y a des femmes modeſtes qui n'ont pas la vanité de vouloir être admirées ; vous êtes de celles-là, moins de gloire, & plus de plaiſir, à la bonne heure.

LA FE'E.

De la gloire à la place où je ſuis ? je ſerois une grande duppe de me gêner pour ſi peu de choſe.

TRIVELIN.

C'eſt bien dit, pourſuivons : vous portez le jeune homme endormi dans votre Palais, & vous voilà à guetter le moment de ſon réveil ; vous êtes en habit de conquête, & dans un attirail digne du mépris généreux que vous avez pour la gloire ; vous vous attendiez de la part du beau garçon à la ſurpriſe la plus amoureuſe ; il s'éveille, & vous ſaluë du regard le plus imbécile que jamais nigaud ait porté ; vous vous approchez, il bâille deux ou trois fois de toutes ſes forces, s'allonge, ſe retourne & ſe rendort : voilà l'hiſtoire curieuſe d'un réveil qui promettoit une ſcene ſi intereſſante. Vous ſortez en ſoupirant de dépit, & peut-être chaſſée par un ronflement de baſſe-taille, auſſi nourri qu'il en ſoit ; une heure ſe paſſe,

il se réveille encore, & ne voyant personne auprès de lui, il crie : eh ! à ce cri galant, vous rentrez; l'Amour se frottoit les yeux : que voulez-vous, beau jeune homme, lui dites vous ? je veux goûter, moi, répond-il. Mais n'êtes-vous point surpris de me voir ? ajoûtez-vous, eh mais oui, repart-il. Depuis quinze jours qu'il est ici, sa conversation a toûjours été de la même force; cependant vous l'aimez, & qui pis est, vous laissez penser à Merlin qu'il va vous épouser, & votre dessein, m'avez-vous dit, est, s'il est possible, d'épouser le jeune homme. Franchement si vous les prenez tous deux, suivant toutes les regles, le second mari doit gâter le premier.

LA FE'E.

Je vais te répondre en deux mots : la figure du jeune homme en question m'enchante; j'ignorois qu'il eût si peu d'esprit quand je l'ai enlevé. Pour moi, sa bêtise ne me rebute point : j'aime, avec les graces qu'il a déja, celles que lui prêtera l'esprit quand il en aura. Quelle volupté de voir un homme aussi charmant, me dire à mes pieds, je vous aime. Il est déja le plus beau brun du monde : mais sa bouche, ses yeux, tous ses traits seront adorables, quand un peu d'amour les au-

ra retouchés ; mes ſoins réuſſiront peut-être à lui en inſpirer. Souvent il me regarde ; & tous les jours je touche au moment où il peut me ſentir & ſe ſentir lui-même : Si cela lui arrive ; ſur le champ j'en fais mon mari ; cette qualité le mettra alors à l'abri des fureurs de Merlin : mais avant cela, je n'oſe mécontenter cet Enchanteur, auſſi puiſſant que moi, & avec qui je differerai le plus long-tems que je pourrai.

TRIVELIN.

Mais ſi le jeune homme n'eſt jamais, ni plus amoureux, ni plus ſpirituel, ſi l'éducation que vous tâchez de lui donner ne réüſſit pas, vous épouſerez donc Merlin ?

LA FE'E.

Non ; car en l'épouſant même, je ne pourrois me déterminer à perdre de vûë l'autre : & ſi jamais il venoit à m'aimer, toute mariée que je ſerois, je veux bien te l'avoüer, je ne me fierois pas à moi.

TRIVELIN.

Oh, je m'en ſerois bien douté, ſans que vous me l'euſſiez dit : Femme tentée, & femme vaincuë, c'eſt tout un ; Mais je vois notre bel imbecile qui vient avec ſon maître à danſer.

SCENE II.

ARLEQUIN *entre la tête dans l'estomac, ou de la façon niaise dont il voudra.*

SON MAITRE A DANSER, LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien, aimable enfant, vous me paroissez triste: y a-t-il quelque chose ici qui vous déplaise?

ARLEQUIN.

Moi, je n'en sçai rien.

TRIVELIN *rit.*

LA FE'E *à Trivelin.*

Oh! je vous prie, ne riez pas, cela me fait injure, je l'aime, cela vous suffit pour le respecter.

Pendant ce temps Arlequin prend des Mouches, la Fée continue à parler à Arlequin.

Voulez-vous bien prendre votre leçon, mon cher enfant?

ARLEQUIN *comme n'ayant pas entendu.*

Hem.

LA FE'E.

Voulez-vous prendre votre leçon, pour l'amour de moi?

ARLEQUIN.

Non.

LA FE'E.

Quoi ! vous me refusez si peu de chose, à moi qui vous aime !

Alors Arlequin lui voit une grosse bague au doigt, il lui va prendre la main, regarde la bague, & leve la tête en se mettant à rire niaisement.

LA FE'E.

Voulez-vous que je vous la donne ?

ARLEQUIN.

Oui da.

LA FE'E *tire la bague de son doigt, & la lui présente ; comme il la prend grossierement, elle lui dit :*

Mon cher Arlequin, un beau garçon comme vous, quand une Dame lui présente quelque chose, doit baiser la main en le recevant.

Arlequin alors prend goulument la main de la Fée qu'il baise.

LA FE'E *dit à Trivelin.*

Il ne m'entend pas, mais du moins sa méprise m'a fait plaisir.

Elle ajoûte.

Baisez la vôtre à présent.

Arlequin alors baise le dessus de sa main.

La Fée soupire, & lui donnant sa bague lui dit :

La voilà, en revanche recevez votre leçon. *Alors le maître à danser apprend à Arlequin à faire la reverence.*

Arlequin égaye cette Scene de tout ce que son genie peut lui fournir de propre au sujet.

ARLEQUIN.

Je m'ennuie.

LA FE'E.

En voilà donc assez : nous allons tâcher de vous divertir.

Arlequin alors saute de joye du divertissement proposé, & dit en riant :

Divertir, divertir.

SCENE III.

Une Troupe de Chanteurs & Danseurs.

LA FE'E, ARLEQUIN, TRIVELIN.

La Fée fait asseoir Arlequin alors auprès d'elle sur un banc de gazon, qui sera auprès de la Grille du Théâtre ; pendant qu'on danse, Arlequin sifle.

UN CHANTEUR *à Arlequin.*

BEau brunet, l'amour vous appelle.

A ce vers Arlequin se leve niaisement, & dit:

Je ne l'entends pas, où eſt-il ? *Il l'appelle.* Hé, hé.

LE CHANTEUR *continuë.*

Beau brunet l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *en ſe raſſoyant dit :*

Qu'il crie donc plus haut.

LE CHANTEUR *continuë en lui montrant la Fée.*

Voyez-vous cet objet charmant,
Ses yeux dont l'ardeur étincelle
Vous repetent à tout moment :
Beau brunet, l'amour vous appelle.

ARLEQUIN *alors en regardant les yeux de la Fée, dit :*

Dame, cela eſt drôle !

UNE CHANTEUSE BERGERE *vient, & dit à Arlequin :*

Aimez, aimez, rien n'eſt ſi doux.

ARLEQUIN *là-deſſus répond :*

Apprenez, apprenez-moi cela.

LA CHANTEUSE *continuë en le regardant.*

Ah ! que je plains votre ignorance !
Quel bonheur pour moi quand j'y penſe,
Elle montre le Chanteur.
Qu'Atis en ſache plus que vous !

LA FE'E *alors en ſe levant dit à Arlequin :*

Cher Arlequin, ces tendres Chanſons ne vous inſpirent-elles rien ? Que ſentez-vous ?

ARLEQUIN.

Je ſens un grand appetit.

TRIVELIN.

C'eſt-à-dire qu'il ſoûpire après ſa collation ; mais voici un payſan qui veut vous donner le plaiſir d'une danſe de village, après quoi nous irons manger.

UN PAYSAN *danſe.*

LA FE'E *ſe raſſit, & fait aſſeoir Arlequin qui s'endort ; quand la danſe finit, la Fée le tire par le bras & lui dit en ſe levant :*

Vous vous endormez, que faut-il donc faire pour vous amuſer ?

ARLEQUIN *en ſe réveillant pleure.*

Hi, hi, hi, mon pere, eh je ne vois point ma mere !

LA FE'E *à Trivelin.*

Emmenez-le, il ſe diſtraira peut-être en mangeant, du chagrin qui le prend ; je ſors d'ici pour quelques momens ; quand il aura fait collation, laiſſez-le ſe promener où il voudra.

Ils ſortent tous.



SCENE IV.

La Scene change & represente au loin quelques Moutons qui paissent.

Silvia entre sur la Scene en habit de Bergere, une houlette à la main, un Berger la suit.

SILVIA, LE BERGER,

LE BERGER.

VOus me fuyez, belle Silvia!

SILVIA.

Que voulez-vous que je fasse, vous m'entretenez d'une chose qui m'ennuie, vous me parlez toujours d'amour.

LE BERGER.

Je vous parle de ce que je sens.

SILVIA.

Oui, mais je ne sens rien moi.

LE BERGER.

Voilà ce qui me desespere.

SILVIA.

Ce n'est pas ma faute, je sçai bien que toutes nos Bergeres ont chacune un Berger qui ne les quitte point; elles me disent qu'elles aiment, qu'elles soûpirent, elles y trouvent leur plaisir, pour moi je

suis bien malheureuse, depuis que vous dites que vous soûpirez pour moi, j'ai fait ce que j'ai pû pour soûpirer aussi, car j'aimerois autant qu'une autre à être bien aise; s'il y avoit quelque secret pour cela, tenez, je vous rendrois heureux tout d'un coup, car je suis naturellement bonne.

LE BERGER.

Hélas! pour de secret je n'en sçais point d'autre que celui de vous aimer moi-même.

SILVIA.

Apparemment que ce secret-là ne vaut rien, car je ne vous aime point encore, & j'en suis bien fâchée; comment avez-vous fait pour m'aimer, vous?

LE BERGER.

Moi! je vous ai vûë: voilà tout.

SILVIA.

Voyez quelle différence; & moi plus je vous vois, & moins je vous aime; n'importe, allez, allez, cela viendra peut-être, mais ne me gênez point: par exemple, à présent, je vous haïrois si vous restiez ici.

LE BERGER.

Je me retirerai donc puisque c'est vous plaire, mais pour me consoler, donnez-moi votre main que je la baise.

SILVIA

SILVIA.

Oh non ! on dit que c'est une faveur, & qu'il n'est pas honnête d'en faire, & cela est vrai, car je sçai bien que les Bergeres se cachent de cela.

LE BERGER.

Personne ne nous voit.

SILVIA.

Oui, mais puisque c'est une faute, je ne veux point la faire qu'elle ne me donne du plaisir comme aux autres.

LE BERGER.

Adieu donc, belle Silvia, songez quelquefois à moi.

SILVIA.

Oui, oui.

SCENE V.

SILVIA, ARLEQUIN, *mais il ne vient qu'un moment après que Silvia a été seule.*

SILVIA.

QUe ce Berger me déplaît avec son amour ! toutes les fois qu'il me parle, je suis toute de méchante humeur, *& puis voyant Arlequin* : Mais qui est-ce qui vient là ! ah mon Dieu le beau garçon !

ARLEQUIN *entre en joüant au volan, il vient de cette façon jusqu'aux pieds de Silvia : là, en joüant, il laisse tomber le volan, & en se baissant pour le ramasser, il voit Silvia, il demeure étonné & courbé ; petit à petit & par secousses, il se redresse le corps : quand il s'est entiérement redressé, il la regarde, elle honteuse feint de se retirer ; dans son embarras, il l'arrête, & dit :*

Vous êtes bien pressée.

SILVIA.

Je me retire, car je ne vous connois pas.

ARLEQUIN.

Vous ne me connoissez pas ! tanpis ; faisons connoissance, voulez-vous ?

SILVIA *encore honteuse.*

Je le veux bien.

ARLEQUIN *alors s'approche d'elle, & lui marque sa joye par de petits ris, & dit:*

Que vous êtes jolie !

SILVIA.

Vous êtes bien obligeant.

ARLEQUIN.

Oh point, je dis la verité.

SILVIA, *en riant un peu à son tour.*

Vous êtes bien joli aussi, vous.

ARLEQUIN.

Tant mieux : où demeurez-vous ? je vous irai voir.

SILVIA.

Je demeure tout près, mais il ne faut pas venir; il vaut mieux nous voir toûjours ici, parce qu'il y a un Berger qui m'aime, il ſeroit jaloux, & il nous ſuivroit.

ARLEQUIN.

Ce Berger-là vous aime!

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Voyez donc cet impertinent, je ne le veux pas moi: eſt-ce que vous l'aimez, vous!

SILVIA.

Non, je n'en ai jamais pû venir à bout.

ARLEQUIN.

C'eſt bien fait, il faut n'aimer perſonne que nous deux; voyez ſi vous le pouvez!

SILVIA.

Oh de reſte, je ne trouve rien de ſi aiſé.

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA.

Oh je ne mens jamais: mais où demeurez-vous auſſi?

ARLEQUIN *lui montrant du doigt.*

Dans cette grande maiſon.

SILVIA.

Quoi ! chez la Fée !

ARLEQUIN.

Oui.

SILVIA *triſtement.*

J'ai toûjours eu du malheur.

ARLEQUIN *triſtement auſſi.*

Qu'eſt-cè que vous avez, ma chere amie ?

SILVIA.

C'eſt que cette Fée eſt plus belle que moi, & j'ai peur que notre amitié ne tienne pas.

ARLEQUIN *impatiemment.*

J'aimerois mieux mourir.

Et puis tendrement.

Allez, ne vous affligez pas, mon petit cœur.

SILVIA.

Vous m'aimerez donc toûjours ?

ARLEQUIN.

Tant que je ſerai en vie.

SILVIA.

Ce ſeroit bien dommage de me tromper, car je ſuis ſi ſimple : mais mes moutons s'écartent, on me gronderoit s'il s'en perdoit quelqu'un : il faut que je m'en aille : Quand reviendrez-vous ?

ARLEQUIN *avec chagrin.*

Oh ! que ces moutons me fâchent.

SILVIA.

Et moi aussi ; mais que faire, serez-vous ici sur le soir ?

ARLEQUIN.

Sans faute.

En disant cela, il lui prend la main & il ajoûte:

Oh les jolis petits doigts !

Il lui baise la main, & dit:

Je n'ai jamais eu de bonbon si bon que cela.

SILVIA *rit, & dit:*

Adieu donc ; *& puis à part.* Voilà que je soupire, & je n'ai point eu de secret pour cela.

Elle laisse tomber son mouchoir en s'en allant : Arlequin le ramasse & la rappelle pour le lui donner.

ARLEQUIN.

Mon amie.

SILVIA.

Que voulez-vous, mon Amant ? *& puis voyant son mouchoir entre les mains d'Arlequin.* Ah ! c'est mon mouchoir, donnez.

ARLEQUIN *le tend, & puis retire la main ; il hésite, & enfin il le garde, & dit :*

Non je veux le garder, il me tiendra compagnie : qu'est-ce que vous en faites?

SILVIA.

Je me lave quelquefois le visage ; & je m'essuie avec.

ARLEQUIN *en le déployant.*

Et par où vous sert-il, afin que je le baise par-là.

SILVIA *s'en allant.*

Par tout, mais j'ai hâte, je ne vois plus mes Moutons : adieu jusqu'à tantôt.

ARLEQUIN *la saluë en faisant des singeries, & se retire aussi.*

SCENE VI.

La Scene change, & représente le Jardin de la Fée.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

EH bien ! notre jeune homme a-t-il goûté ?

TRIVELIN.

Oui, goûté comme quatre : il excelle en fait d'appétit.

LA FE'E.

Où est-il à présent ?

TRIVELIN.

Je crois qu'il jouë au volan dans les prairies ; mais, j'ai une nouvelle à vous apprendre.

LA FE'E.

Quoi, qu'est-ce que c'est !

TRIVELIN.

Merlin est venu pour vous voir.

LA FE'E.

Je suis ravie de ne m'y être point rencontrée ; car c'est une grande peine que de feindre de l'amour pour qui l'on n'en sent plus.

TRIVELIN.

En verité, Madame, c'est bien dommage que ce petit innocent l'ait chassé de votre cœur. Merlin est au comble de la joie, il croit vous épouser incessamment. Imagines-tu quelque chose de si beau qu'elle, me disoit-il tantôt, en regardant votre portrait ? Ah ! Trivelin, que de plaisirs m'attendent ! mais je vois bien que de ces plaisirs-là, il n'en tâtera qu'en idée, & cela est d'une triste ressource quand on s'en est promis la belle & bonne réalité. Il reviendra, comment vous tirerez-vous d'affaire avec lui ?

LA FE'E.

Jusqu'ici je n'ai point encore d'autre parti à prendre que de le tromper.

TRIVELIN.

Eh ! n'en sentez-vous pas quelque remords de conscience ?

LA FE'E.

Oh ! j'ai bien d'autres choſes en tête, qu'à m'amuſer à conſulter ma conſcience ſur une bagatelle.

TRIVELIN *à part.*

Voilà ce qui s'appelle un cœur de femme complet.

LA FE'E.

Je m'ennuie de ne point voir Arlequin ; je vais le chercher ; mais le voilà qui vient à nous. Qu'en dis-tu, Trivelin, il me ſemble qu'il ſe tient mieux qu'à l'ordinaire ?

SCENE VII.

Arlequin arrive tenant en main le mouchoir de Silvia qu'il regarde, & dont il ſe frotte tout doucement le viſage.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E *continuant de parler à Trivelin.*

JE ſuis curieuſe de voir ce qu'il fera tout ſeul, mets-toi à côté de moi, je vais tourner mon anneau qui nous rendra inviſibles.

ARLEQUIN *arrive au bord du Theâtre, & il ſaute en tenant le mouchoir de Silvia, il*

il le met dans son sein, il se couche, & je roule dessus, & tout cela gayement.

LA FE'E *à Trivelin.*

Qu'est-ce que cela veut dire? Cela me paroît singulier; où a-t-il pris ce mouchoir? ne seroit-ce pas un des miens qu'il auroit trouvé? ah! si cela étoit, Trivelin, toutes ces postures-là seroient peut-être de bon augure.

TRIVELIN.

Je gagerois moi que c'est un linge qui sent le musc.

LA FE'E.

Oh non! je veux lui parler; mais éloignons-nous un peu, pour feindre que nous arrivons.

Elle s'éloigne de quelques pas, pendant qu'Arlequin se promene en long en chantant,

Ter li ta ta li ta.

LA FE'E.

Bon jour, Arlequin.

ARLEQUIN *en tirant le pied, & mettant le Mouchoir sous son bras:*

Je suis votre très-humble Serviteur.

LA FE'E *à part à Trivelin.*

Comment! voilà des maniéres! il ne m'en a jamais tant dit depuis qu'il est ici.

ARLEQUIN *à la Fée.*

Madame, voulez-vous avoir la bonté de vouloir bien me dire comment on est

quand on aime bien une perſonne?

LA FE'E *charmée à Trivelin.*

Trivelin, entends-tu? *& puis à Arlequin.* Quand on aime, mon cher enfant, on ſouhaite toûjours de voir les gens, on ne peut ſe ſéparer d'eux; on les perd de vûë avec chagrin: enfin on ſent des tranſports, des impatiences, & ſouvent des deſirs.

ARLEQUIN *en ſautant d'aiſe, & comme à part.*

M'y voilà.

LA FE'E.

Eſt-ce que vous ſentez tout ce que je dis-là?

ARLEQUIN *d'un air indifférent.*

Non, c'eſt une curioſité que j'ai.

TRIVELIN.

Il jaſe vraiment?

LA FE'E.

Il jaſe, il eſt vrai, mais ſa réponſe ne me plaît pas: mon cher Arlequin, ce n'eſt donc pas de moi que vous parlez?

ARLEQUIN.

Oh! je ne ſuis pas un niais, je ne dis pas ce que je penſe.

LA FE'E *avec feu, & d'un ton bruſque.*

Qu'eſt-ce que cela ſignifie? où avez-vous pris ce mouchoir?

ARLEQUIN *la regardant avec crainte*

Je l'ai pris à terre.

LA FE'E.

A qui eſt-il ?

ARLEQUIN.

Il eſt à.... *& puis s'arrêtant*, je n'en ſçais rien.

LA FE'E.

Il y a quelque myſtere déſolant là-deſſous. Donnez-moi ce mouchoir. *Elle le lui arrache, & après l'avoir regardé avec chagrin, & à part.* Il n'eſt pas à moi & il le baiſoit, n'importe, cachons-lui mes ſoupçons, & ne l'intimidons pas, car il ne me découvriroit rien.

ARLEQUIN *alors va le Chapeau bas, & humblement lui redemander le mouchoir.*

Ayez la charité de me rendre le mouchoir.

LA FE'E *en ſoupirant en ſecret.*

Tenez, Arlequin, je ne veux pas vous l'ôter puiſqu'il vous fait plaiſir.

ARLEQUIN *en le recevant baiſe la main, la ſaluë, & s'en va.*

LA FE'E *le regardant.*

Vous me quittez; où allez-vous?

ARLEQUIN.

Dormir ſous un arbre.

LA FE'E *doucement.*

Allez, allez.

SCENE VIII.

LA FE'E, TRIVELIN.

LA FE'E.

AH ! Trivelin, je ſuis perduë.

TRIVELIN.

Je vous avouë, Madame, que voici une avanture où je ne comprends rien ; que ſeroit-il donc arrivé à ce petit peſte-là ?

LA FE'E *au deſeſpoir & avec feu.*

Il a de l'eſprit, Trivelin, il en a, & je n'en ſuis pas mieux, je ſuis plus folle que jamais. Ah ! quel coup pour moi ! que le petit ingrat vient de me paroître aimable ! As-tu vû comme il eſt changé ? As-tu remarqué de quel air il me parloit ? Combien ſa phiſionomie étoit devenuë fine ? & ce n'eſt pas de moi qu'il tient toutes ces graces-là. Il a déja de la délicateſſe de ſentiment, il s'eſt retenu, il n'oſe me dire à qui appartient le mouchoir, il devine que j'en ſerois jalouſe ; ah ! qu'il faut qu'il ait pris d'amour pour avoir déja tant d'eſprit ! Que je ſuis malheureuſe ! une autre lui entendra dire ce je vous aime, que j'ai tant deſiré, & je

ſens qu'il méritera d'être adoré : je ſuis au deſeſpoir. Sortons, Trivelin ; il s'agit ici de découvrir ma rivale, je vais le ſuivre & parcourir tous les lieux où ils pourront ſe voir, cherche de ton côté, va vite, je me meurs.

La Scene change, & repreſente une prairie où de loin paiſſent des Moutons.

SCENE IX.

SILVIA, UNE DE SES COUSINES.

SILVIA.

ARrête-toi un moment, ma couſine, je t'aurai bientôt conté mon hiſtoire, & tu me donneras quelqu'avis. Tiens j'étois ici quand il eſt venu ; dès qu'il s'eſt approché, le cœur m'a dit que je l'aimois, cela eſt admirable ! il s'eſt approché auſſi, il m'a parlé ; ſçais-tu ce qu'il m'a dit ? qu'il m'aimoit auſſi. J'étois plus contente que ſi on m'avoit donné tous les moutons du Hameau. Vraiment je ne m'étonne pas ſi toutes nos Bergéres ſont ſi aiſes d'aimer; je voudrois n'avoir fait que cela depuis que je ſuis au monde, tant je le trouve charmant ; mais ce n'eſt pas tout, il doit revenir ici bien-

tôt, il m'a déja baisé la main, & je vois bien qu'il voudra me la baiser encore, donne-moi conseil, toi qui as eu tant d'amans; dois-je le laisser faire?

LA COUSINE.

Garde-t'en bien, ma Cousine, sois bien severe, cela entretient l'amour d'un amant.

SILVIA.

Quoi, il n'y a point de moyen plus aisé que cela pour l'entretenir?

LA COUSINE.

Non; il ne faut point aussi lui dire tant que tu l'aimes.

SILVIA.

Eh! comment s'en empêcher? je suis encore trop jeune pour pouvoir me gêner.

LA COUSINE.

Fais comme tu pourras, mais on m'attend, je ne puis rester plus long-temps; adieu ma Cousine.

SCENE X.

SILVIA *un moment après.*

QUE je suis inquiéte! j'aimerois autant ne point aimer que d'être obli-

gée d'être fevere; cependant elle dit que cela entretient l'amour, voilà qui eft étrange; on devroit bien changer une maniére fi incommode; ceux qui l'ont inventée n'aimoient pas tant que moi.

SCENE XI.

SILVIA, ARLEQUIN.

Arlequin arrive.

SILVIA *en le voyant.*

VOici mon amant, que j'aurai de peine à me retenir!

*Dès qu'*ARLEQUIN *l'apperçoit, il vient à elle en fautant de joye, il lui fait des careffes avec fon chapeau, auquel il a attaché le mouchoir, il tourne autour de Silvia, tantôt il baife le mouchoir, tantôt il careffe Silvia.*

Vous voilà donc, mon petit cœur?

SILVIA *en riant.*

Oui, mon amant.

ARLEQUIN.

Eftes-vous bien aife de me voir?

SILVIA.

Affez.

ARLEQUIN *en répêtant ce mot.*

Aſſez ! ce n'eſt pas aſſez.

SILVIA.

Oh ! ſi fait, il n'en faut pas davantage.

ARLEQUIN *ici lui prend la main, Silvia paroît embarraſſée, Arlequin en la tenant dit :*

Et moi je ne veux pas que vous diſiez comme cela. *Il veut alors lui baiſer la main, en diſant ces derniers mots.*

SILVIA *retirant ſa main.*

Ne me baiſez pas la main au moins.

ARLEQUIN *fâché.*

Ne voilà-t-il pas encore ! allez, vous êtes une trompeuſe. *Il pleure.*

SILVIA *tendrement, en lui prenant le menton.*

Hélas! mon petit Amant, ne pleurez pas.

ARLEQUIN *continuant de gémir.*

Vous m'aviez promis votre amitié.

SILVIA.

Eh ! je vous l'ai donnée.

ARLEQUIN.

Non : quand on aime les gens, on ne les empêche pas de baiſer ſa main. *En lui offrant la ſienne*, Tenez, voilà la mienne, voyez ſi je ferai comme vous.

SILVIA *en ſe reſſouvenant des conſeils de ſa Couſine, & comme à part.*

Oh ! ma Couſine dira ce qu'elle vou-

dra, mais je ne puis y tenir ; là, là, consolez-vous, mon Amant, & baisez ma main, puisque vous en avez envie ; baisez, mais écoutez, n'allez-pas me demander combien je vous aime, car je vous en dirois toûjours la moitié moins qu'il n'y en a, cela n'empêchera pas que dans le fond je ne vous aime de tout mon cœur, mais vous ne devez pas le sçavoir, parce que cela vous ôteroit votre amitié, on me l'a dit.

ARLEQUIN *d'une voix plaintive.*

Tous ceux qui vous ont dit cela ont fait un mensonge : ce sont des causeurs qui n'entendent rien à notre affaire. Le cœur me bat quand je baise votre main, & que vous dites que vous m'aimez, & c'est marque que ces choses-là sont bonnes à mon amitié.

SILVIA.

Cela se peut bien, car la mienne en va de mieux en mieux aussi ; mais n'importe, puisqu'on dit que cela ne vaut rien, faisons un marché de peur d'accident : toutes les fois que vous me demanderez si j'ai beaucoup d'amitié pour vous, je vous répondrai que je n'en ai gueres, & cela ne sera pourtant pas vrai ; & quand vous voudrez me baiser la main je ne le voudrai pas, & pourtant j'en aurai envie.

ARLEQUIN *en riant.*

Eh! eh! cela sera drôle! je le veux bien; mais avant ce marché-là, laissez-moi baiser votre main à mon aise, cela ne sera pas du jeu.

SILVIA.

Baisez, cela est juste.

ARLEQUIN *lui baise & rebaise la main, & après faisant réflexion au plaisir qu'il vient d'avoir, il dit:*

Oh! mais, mon amie, peut-être que le marché nous fâchera tous deux.

SILVIA.

Eh! quand cela nous fâchera tout de bon, ne sommes-nous pas les maîtres?

ARLEQUIN.

Il est vrai, mon amie; cela est donc arrêté?

SILVIA.

Oui.

ARLEQUIN.

Cela sera tout divertissant: voyons pour voir. *Arlequin ici badine, & l'interroge pour rire.* M'aimez-vous beaucoup?

SILVIA.

Pas beaucoup.

ARLEQUIN *serieusement.*

Ce n'est que pour rire au moins, autrement...

SILVIA *riant.*

Eh! sans doute.

ARLEQUIN *pourſuivant toûjours la badinerie, & riant.*

Ah, ah, ah! *& puis pour badiner encore.* Donnez-moi votre main, ma mignonne.

SILVIA.

Je ne le veux pas.

ARLEQUIN *ſoûriant.*

Je ſçai pourtant que vous le voudriez bien.

SILVIA.

Plus que vous; mais je ne veux pas le dire.

ARLEQUIN *ſoûriant encore ici, & puis changeant de façon, & triſtement.*

Je veux la baiſer, ou je ſerai fâché.

SILVIA.

Vous badinez, mon Amant?

ARLEQUIN *comme triſtement toûjours.*

Non.

SILVIA.

Quoi! c'eſt tout de bon?

ARLEQUIN.

Tout de bon.

SILVIA *en lui tendant la main.*

Tenez-donc.



SCENE XI.

Ici LA FE'E *qui les cherchoit arrive, & dit à part en retournant son anneau.*

AH ! je vois mon malheur !

ARLEQUIN *après avoir baisé la main de Silvia.*

Dame, je badinois.

SILVIA.

Je vois bien que vous m'avez attrapée, mais j'en profite aussi.

ARLEQUIN *qui lui tient toûjours la main.*

Voilà un petit mot qui me plait comme tout.

LA FE'E *à part,*

Ah ! juste ciel, quel langage ! Paroissons.

Elle retourne son anneau.

SILVIA *effrayée de la voir fait un cri.*

Ah !

ARLEQUIN *de son côté.*

Ouf !

LA FE'E *à Arlequin avec altération.*

Vous en sçavez déja beaucoup.

ARLEQUIN *embarrassé.*

Eh ! eh ! je ne sçavois pourtant pas que vous étiez-là.

LA FE'E *en le regardant.*

Ingrat! *Et puis le touchant de sa baguette.* Suivez-moi.

Après ce dernier mot elle touche aussi Silvia sans lui rien dire.

SILVIA *touchée dit :*

Misericorde !

La Fée alors part avec Arlequin qui marche devant en silence, & comme par compas.

SCENE XII.

SILVIA *seule, tremblante & sans bouger.*

AH ! la méchante femme ; je tremble encore de peur : Hélas ! peut-être qu'elle va tuer mon Amant, elle ne lui pardonnera jamais de m'aimer, mais je sçai bien comment je ferai ; je m'en vais assembler tous les Bergers du Hameau, & les mener chez elle : Allons.

Silvia là-dessus veut marcher, mais elle ne peut avancer un pas, elle dit :

Qu'est ce que j'ai donc ? je ne puis me remuer.

Elle fait des efforts, & ajoûte :

Ah cette Magicienne m'a jetté un sortilége aux jambes.

A ces mots deux ou trois Lutins viennent pour l'enlever.

SILVIA *tremblante.*

Ahi ! ahi ! Messieurs, ayez pitié de moi : au secours, au secours.

UN DES LUTINS.

Suivez-nous, suivez-nous.

SILVIA.

Je ne veux pas, je veux retourner au logis.

UN AUTRE LUTIN.

Marchons.

Il l'enleve en criant.

SCENE XIII.

La Scene change, & représente le Jardin de la Fée.

LA FE'E *paroît avec* ARLEQUIN, *qui marche devant elle dans la même posture qu'il a fait cy-devant, & la tête baissée.*

LA FE'E.

FOurbe que tu es ! je n'ai pû paroître aimable à tes yeux, je n'ai pû t'inspirer le moindre sentiment, malgré tous les soins & toute la tendresse que tu m'as vûë, & ton changement est l'ouvrage

d'une miserable Bergere ! Réponds, ingrat ; que lui trouves-tu de si charmant ? Parle.

ARLEQUIN *feignant d'être retombé dans sa bétise.*

Qu'est-ce que vous voulez !

LA FE'E.

Je ne te conseille pas d'affecter une stupidité que tu n'as plus, & si tu ne te montres tel que tu es, tu vas me voir poignarder l'indigne objet de ton choix.

ARLEQUIN *vîte & avec crainte.*

Eh ! non, non, je vous promets que j'aurai de l'esprit autant que vous le voudrez.

LA FE'E.

Tu trembles pour elle.

ARLEQUIN.

C'est que je n'aime pas à voir mourir personne.

LA FE'E.

Tu me verras mourir, moi, si tu ne m'aimes.

ARLEQUIN *en la flattant.*

Ne soyez-donc point en colere contre nous.

LA FE'E *en s'attendrissant.*

Ah ! mon cher Arlequin, regarde-moi, repens-toi de m'avoir désespérée, 'oublierai de quelle part t'est venu ton

esprit ; mais puisque tu en as , qu'il te serve à connoître les avantages que je t'offre.

ARLEQUIN.

Tenez dans le fond, je vois bien que j'ai tort ; vous êtes belle & brave cent fois plus que l'autre ! j'enrage.

LA FE'E.

Eh ! de quoi !

ARLEQUIN.

C'est que j'ai laissé prendre mon cœur par cette petite friponne qui est plus laide que vous.

LA FE'E *soupire en secret, & dit :*

Arlequin, voudrois-tu aimer une personne qui te trompe, qui a voulu badiner avec toi, & qui ne t'aime pas ?

ARLEQUIN.

Oh ! pour cela si fait, elle m'aime à la folie.

LA FE'E.

Elle t'abusoit, je le sçais bien, puisqu'elle doit épouser un Berger du Village qui est son amant : si tu veux, je m'en vais l'envoyer chercher, & elle te le dira elle-même.

ARLEQUIN *en se mettant la main sur la poitrine, ou sur son cœur.*

Tic, tac, tic, tac, ouf, voi'à des paroles qui me rendent malade. *Et puis vite*

Allon

Allons, allons, je veux ſçavoir cela; car ſi elle me trompe, jarni je vous careſſerai, je vous épouſerai devant ſes deux yeux pour la punir.

LA FE'E.

Eh bien ! je vais donc l'envoyer chercher.

ARLEQUIN *encore ému.*

Oui ; mais vous êtes bien fine, ſi vous êtes-là, quand elle me parlera, vous lui ferez la grimace, elle vous craindra, & elle n'oſera me dire rondement ſa penſée.

LA FE'E.

Je me retirerai.

ARLEQUIN.

La peſte, vous êtes une ſorciere, vous nous jouërez un tour comme tantôt, & elle s'en doutera, vous êtes au milieu du monde, & on ne voit rien; oh ! je ne veux point que vous trichiez ; faites un ſerment que vous n'y ſerez pas en cachette.

LA FE'E.

Je te le jure foi de Fée.

ARLEQUIN.

Je ne ſçais point ſi ce juron-là eſt bon ; mais je me ſouviens à cette heure quand on me liſoit des hiſtoires, d'avoir vû qu'on juroit par le ſix, le tix, oui le Styx.

LA FE'E.

C'eſt la même choſe.

ARLEQUIN.

N'importe, jurez toûjours; dame, puisque vous craignez, c'est que c'est le meilleur.

LA FE'E *après avoir rêvé.*

Eh bien ! je n'y serai point, je t'en jure par le Styx, & je vais donner ordre qu'on l'amêne ici.

ARLEQUIN.

Et moi en attendant je m'en vais gémir en me promenant.

Il sort.

SCENE XIV.

LA FE'E *seule.*

MOn serment me lie, mais je n'en sçais pas moins le moyen d'épouvanter la Bergere sans être présente, & il me reste une ressource; je donnerai mon anneau à Trivelin qui les écoutera invisible, & qui me rapportera ce qu'ils auront dit : Appellons-le : Trivelin, Trivelin !



SCENE XV.

LA FE'E, TRIVELIN.

TRIVELIN *vient.*

QUE voulez-vous, Madame!

LA FE'E.

Faites venir ici cette Bergere, je veux lui parler; & vous, prenez cette Bague, quand j'aurai quitté cette fille, vous avertirez Arlequin de lui venir parler, & vous le ſuivrez ſans qu'il le ſçache pour venir écouter leur entretien, avec la précaution de retourner la Bague, pour n'être point vû d'eux, après quoi vous me redirez leurs diſcours. Entendez-vous? ſoyez exact je vous prie.

TRIVELIN.

Oui, Madame.

Il ſort pour aller chercher Silvia.

SCENE XVI.

LA FE'E *un moment ſeule.*

EST-il d'avanture plus triſte que la mienne? je n'ai lieu d'aimer plus que je n'aimois, que pour en ſouffrir da-

vantage ; cependant il me reſte encore quelqu'eſperance , mais voici ma rivale.

Silvia entre.

LA FE'E *en colere.*

Approchez, approchez.

SILVIA.

Madame, eſt-ce que vous voulez toûjours me retenir de force ici ? Si ce beau Garçon m'aime, eſt-ce ma faute ? Il dit que je ſuis belle, dame, je ne puis pas m'empêcher de l'être !

LA FE'E *avec un ſentiment de fureur à part.*

Oh ! ſi je ne craignois de tout perdre, je la déchirerois. *Haut.* Ecoutez-moi, petite fille, mille tourmens vous ſont préparés, ſi vous ne m'obéiſſez.

SILVIA *en tremblant.*

Hélas ! vous n'avez qu'à dire.

LA FE'E.

Arlequin va paroître ici, je vous ordonne de lui dire que vous n'avez voulu que vous divertir avec lui, que vous ne l'aimez point, & qu'on va vous marier avec un Berger du Village ; je ne paroîtrai point dans votre converſation, mais je ſerai à vos côtés ſans que vous me voyiez, & ſi vous n'obſervez mes ordres avec la derniere rigueur ; s'il vous échape le moindre mot qui lui faſſe deviner que je vous aye forcée à lui parler comme je

le veux, tout est prêt pour votre supplice.

SILVIA.

Moi, lui dire que j'ai voulu me mocquer de lui ! cela est-il raisonnable ? il se mettra à pleurer, & je me mettrai à pleurer aussi : vous sçavez bien que cela est immanquable.

LA FE'E *en colere.*

Vous osez me résister ! paroissez, Esprits infernaux, enchaînez-là, & n'oubliez rien pour la tourmenter.

DES ESPRITS ENTRENT.

SILVIA *pleurant, dit :*

N'avez-vous pas de conscience de me demander une chose impossible ?

LA FE'E *aux Esprits.*

Ce n'est pas tout ; allez prendre l'ingrat qu'elle aime, & donnez-lui la mort à ses yeux.

SILVIA *avec exclamation.*

La mort ! ah ! Madame la Fée, vous n'avez qu'à le faire venir, je m'en vais lui dire que je le hais, & je vous promets de ne point pleurer du tout ; je l'aime trop pour cela.

LA FE'E.

Si vous versez une larme, si vous ne paroissez tranquille, il est perdu & vous aussi. *Aux Esprits.* Otez-lui ses fers. *A Sil-*

via: Quand vous lui aurez parlé, je vous ferai reconduire chez vous si j'ai lieu d'être contente : il va venir, attendez ici.

La Fée sort, & les Diables aussi.

SCENE XVII.

SILVIA.

Un moment seule.

ACHevons vîte de pleurer, afin que mon Amant ne croye pas que je l'aime ; le pauvre enfant, ce seroit le tuer moi-même. Ah ! maudite Fée ! mais essuyons mes yeux, le voilà qui vient.

Arlequin entre alors triste & la tête penchée, il ne dit mot jusqu'auprès de Silvia, il se présente à elle, la regarde un moment sans parler, & après Trivelin invisible entre.

ARLEQUIN.

Mon amie !

SILVIA *d'un air libre.*

Eh bien.

ARLEQUIN.

Regarde-moi.

SILVIA *embarassée.*

A quoi sert tout cela, on m'a fait

venir ici pour vous parler ; j'ai hâte. Qu'est-ce que vous voulez ?

ARLEQUIN *tendrement.*

Est-ce vrai que vous m'avez fourbé ?

SILVIA.

Oui, tout ce que j'ai fait, ce n'étoit que pour me donner du plaisir.

ARLEQUIN *s'approche d'elle tendrement, & lui dit.*

Mon amie, dites franchement, cette coquine de Fée n'est point ici, car elle en a juré. *Et puis en flattant Silvia.* Là, là, remettez-vous, mon petit cœur, dites, êtes-vous une perfide ? Allez-vous être la femme d'un vilain Berger ?

SILVIA.

Oui, encore une fois, tout cela est vrai.

ARLEQUIN *là-dessus pleure de toute sa force.*

Hi, hi, hi.

SILVIA *à part.*

Le courage me manque.

ARLEQUIN *en pleurant sans rien dire, cherche dans ses poches ; il en tire un petit Coûteau qu'il éguise sur sa manche.*

SILVIA *le voyant faire.*

Qu'allez-vous donc faire ?

Alors ARLEQUIN *sans répondre allonge le bras comme pour prendre sa secousse, & ouvre un peu son estomach.*

SILVIA *effrayée.*

Ah ! il se va tuer ; arrêtez-vous, mon Amant, j'ai été obligée de vous dire des menteries. *Et puis en parlant à la Fée qu'elle croit à côté d'elle.* Madame la Fée, pardonnez-moi en quelque endroit que vous soyez ici, vous voyez bien ce qui en est.

ARLEQUIN *à ces mots cessant son desespoir, lui prend vîte la main, & dit :*

Ah ! quel plaisir ! soûtenez-moi ma mour, je m'évanoüis d'aise.

SILVIA *le soûtient.*

TRIVELIN *alors paroît tout d'un coup à leurs yeux.*

SILVIA *dans la surprise dit :*

Ah ! voilà la Fée.

TRIVELIN.

Non, mes enfans, ce n'est pas la Fée ; mais elle m'a donné son anneau, afin que je vous écoutasse sans être vû. Ce seroit bien dommage d'abandonner de si tendres Amans à sa fureur: aussi-bien ne mérite-elle pas qu'on la serve, puisqu'elle est infidelle au plus généreux Magicien du monde à qui je suis dévoué: soyez en repos ; je vais vous donner un moyen d'assûrer votre bonheur. Il faut qu'Arlequin paroisse mécontent de vous, Silvia, & que de votre côté, vous feigniez

de

de le quitter en le raillant : je vais chercher la Fée qui m'attend, à qui je dirai que vous vous êtes parfaitement acquittée de ce qu'elle vous avoit ordonné, elle sera témoin de votre retraite. Pour vous, Arlequin, quand Silvia sera sortie, vous resterez avec la Fée, & alors en l'assurant que vous ne songez plus à Silvia infidelle, vous jurerez de vous attacher à elle, & tâcherez par quelque tour d'adresse, & comme en badinant de lui prendre sa baguette ; je vous avertis que dès qu'elle sera dans vos mains, la Fée n'aura plus aucun pouvoir sur vous deux ; & qu'en la touchant elle-même d'un coup de la Baguette, vous en serez absolument le maître. Pour lors vous pourrez sortir d'ici, & vous faire telle destinée qu'il vous plaira.

SILVIA.

Je prie le ciel qu'il vous récompense.

ARLEQUIN.

Oh ! quel honnête homme ! quand j'aurai la Baguette ; je vous donnerai votre plein chapeau de liards.

TRIVELIN.

Préparez-vous, je vais amener ici la Fée.

SCENE XVIII.

ARLEQUIN, SILVIA.

ARLEQUIN.

MA chere amie, la joie me court dans le corps, il faut que je vous baiſe, nous avons bien le temps de cela.

SILVIA *en l'arrêtant.*

Taiſez-vous donc, mon ami, ne nous careſſons pas à cette heure, afin de pouvoir nous careſſer toujours : on vient, dites-moi bien des injures, pour avoir la Baguette.

LA FE'E *entre.*

ARLEQUIN *comme en colere.*

Allons, petite coquine.

SCENE XIX.

LA FE'E, TRIVELIN, SILVIA, ARLEQUIN.

TRIVELIN *à la Fée en entrant.*

JE crois, Madame, que vous aurez lieu d'être contente.

ARLEQUIN *continuant à gronder Silvia.*

Sortez d'ici, friponne : voyez cette petite effrontée : Sortez d'ici, mort de ma vie.

SILVIA *se retirant en riant.*

Ah ! ah ! qu'il eſt drôle ! adieu, adieu, je m'en vais épouſer mon Amant : une autre fois ne croyez pas tout ce qu'on vous dit, petit garçon.

Et puis Silvia dit à la Fée.

Madame, voulez-vous que je m'en aille ?

LA FE'E *à Trivelin.*

Faites-là ſortir, Trivelin.

Elle ſort avec Trivelin.

SCENE XX.

LA FE'E, ARLEQUIN.

LA FE'E.

JE vous avois dit la vérité, comme vous voyez.

ARLEQUIN *comme indifférent.*

Oh ! je me ſoucie bien de cela : c'eſt une petite laide qui ne vous vaut pas. Allez, allez, à préſent je vois bien que

vous êtes une bonne personne : fy, que j'étois sot ! laissez faire, nous l'attraperons bien quand nous serons mari & femme.

LA FE'E.

Quoi! mon cher Arlequin, vous m'aimerez donc ?

ARLEQUIN.

Eh ! qui donc ? j'avois assûrement la vûë trouble. Tenez, cela m'avoit fâché d'abord, mais à présent je donnerois toutes les Bergeres des Champs pour une mauvaise épingle : *& puis doucement.* Mais, vous n'avez peut-être plus envie de moi à cause que j'ai été si bête ?

LA FE'E *charmée.*

Mon cher Arlequin, je te fais mon maître, mon mari; oui je t'épouse, je te donne mon cœur, mes richesses, ma puissance; es-tu content ?

ARLEQUIN *en la regardant sur cela tendrement.*

Ah ! ma mie, que vous me plaisez ! *& lui prenant la main.* Moi, je vous donne ma personne, & puis cela encore, *c'est son Chapeau.* Et puis encore cela, *c'est son Epée.*

Là-dessus en badinant il lui met son Epée au côté; & dit en lui prenant sa Baguette.

Et je m'en vais mettre ce bâton à mon côté.

Quand il tient la Baguette, LA FE'E *inquiete lui dit :*

Donnez, donnez-moi cette Baguette, mon fils, vous la casserez.

ARLEQUIN *se reculant aux approches de la Fée, tournant autour du Théâtre & d'une façon reposée.*

Tout doucement, tout doucement.

LA FE'E *encore plus allarmée.*

Donnez-donc vîte, j'en ai besoin.

ARLEQUIN *alors la touche de la Baguette adroitement, & lui dit :*

Tout beau, assoyez-vous-là ; & soyez sage.

LA FE'E *tombe sur le siége de gazon mis auprès de la grille du Théâtre, & dit :*

Ah ! je suis perduë ; je suis trahie !

ARLEQUIN *en riant.*

Et moi je suis on ne peut pas mieux : oh ! oh ! vous me grondiez tantôt, parce que je n'avois pas d'esprit ; j'en ai pourtant plus que vous.

Arlequin alors fait des sauts de joye, il rit, il danse, il siffle, & de tems en tems va autour de la Fée, & lui montrant la Baguette :

Soyez bien sage, Madame la Sorciere, car, voyez vous bien cela? *Alors il appelle tout le monde.* Allons, qu'on m'apporte ici

mon petit cœur. Trivelin, où sont mes Valets & tous les Diables aussi, vîte, j'ordonne, je commande, ou par la sembleu.....

Tout accourt à sa voix.

SCENE DERNIERE.

SILVIA *conduite par* TRIVELIN, LES DANSEURS, LES CHANTEURS ET LES ESPRITS.

ARLEQUIN *courant au-devant de Silvia, & lui montrant la Baguette.*

MA chere amie, voilà la machine, je suis Sorcier à cette heure; tenez, prenez, prenez, il faut que vous soyez Sorciere aussi.

Il lui donne la Baguette.

SILVIA *prend la Baguette en sautant d'aise, & dit :*

Oh! mon Amant, nous n'aurons plus d'envieux.

A peine Silvia a-t-elle dit ces mots, que quelques ESPRITS *s'avancent, & l'un d'eux dit :*

Vous êtes notre Maîtresse, que voulez-vous de nous ?

Silvia surprise de leur approche se retire, & a peur, & dit :

Voilà encore ces vilains hommes, qui me font peur.

ARLEQUIN *fâché.*

Jarni, je vous apprendrai à vivre.

A Silvia.

Donnez-moi ce bâton, afin que je les rosse.

Il prend la Baguette, & ensuite bat les Esprits avec son Epée, il bat après les Danseurs, les Chanteurs, & jusqu'à Trivelin même.

SILVIA, *lui dit en l'arrêtant :*

En voilà assez, mon ami.

ARLEQUIN *menace toûjours tout le monde, & va à la Fée qui est sur le banc, & la menace aussi.*

SILVIA *alors s'approche à son tour de la Fée, & lui dit en la saluant :*

Bon jour, Madame, comment vous portez-vous ? Vous n'êtes donc plus si méchante ?

LA FE'E *retourne la tête en jettant des regards de fureur sur eux.*

SILVIA.

Oh ! qu'elle est en colere !

ARLEQUIN *alors à la Fée.*

Tout doux, je suis le maître ; allons

qu'on nous regarde tout à l'heure agréablement.

SILVIA.

Laiſſons-la là, mon ami, ſoyons généreux : la compaſſion eſt une belle choſe.

ARLEQUIN.

Je lui pardonne, mais je veux qu'on chante, qu'on danſe, & puis après nous irons nous faire Roi quelque part.

FIN.



APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Chancelier une Comédie qui a pour titre : *Arlequin poli par l'Amour* ; & j'ai crû que l'impreſſion en ſeroit agréable au public. A Paris ce 2. Juin 1723.

DANCHET.

APPROBATION.

J'Ay lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, *le nouveau Theatre Italien* ; j'ay examiné en particulier les différentes Pieces qui le compoſent, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. Fait à Paris ce 3. Novembre 1728.

DANCHET.